

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/321699396>

Qu'est-ce que l'objectivité scientifique ? Une lecture d'Objectivity de Lorraine Daston et Peter Galison.

Article · December 2017

Visentini Guénaël

Paris Diderot University



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Analyse de livre

Objectivité, L. Daston, P. Galison, Les presses du réel, Dijon (2012).

Projet, méthode et enjeux du livre

Parue en 2007 après plus de vingt ans de recherches et traduite en français cinq ans plus tard¹, la somme de Lorraine Daston² et Peter Galison³ sur l'histoire de l'objectivité aux XIX^e et XX^e siècles est passée inaperçue du champ psychanalytique. Il est vrai que Freud et son invention ne sont pas au centre du livre ; en quoi les analystes devraient-ils donc être concernés ?

L'érudition mobilisée par les auteurs abonde pourtant en riches analyses à propos des scientifiques et philosophes antérieurs et/ou contemporains de l'inventeur de la psychanalyse, lesquelles permettent, en plus de l'objectif principal de l'ouvrage, d'aider à situer les conditions épistémologiques historiques d'émergence de notre discipline et donc aussi de dé-fétichiser les représentations que l'on pourrait encore s'en faire – via la position d'un Freud, génie intemporel de l'auto-analyse et producteur d'un savoir hors-histoire⁴. Beaucoup de ceux qui, à un titre ou à un autre, ont fait de Freud aussi un héritier s'y succèdent : Linné, Albinus, Goethe et Haeckel ; Wundt, Helmholtz, Fechner, Janet, Golgi, Ramón y Cajal ; et enfin, James, Mill, Nietzsche, Schopenhauer, Peirce, Frege, Poincaré, Carnap, Schlick et Einstein.

Quel est l'ambitieux projet du livre ? Rien moins que situer historiquement la valeur scientifique de la vertu d'« objectivité » : en montrer la naissance, le développement, puis l'abandon relatif. À rebours de l'identification abstraite communément opérée entre « science », « vérité » et « objectivité », la thèse du livre est qu'il y aurait eu historiquement un avant et un après la mise sur le devant de la scène scientifique de l'idéal d'objectivité. Ce serait pendant quelques décennies du XIX^e siècle, celles justement où Freud entama sa formation, que l'objectivité au sens fort aurait été pleinement exigible pour certaines sciences, en Allemagne, en Angleterre et en France, et encore, pas pour toutes : pour certaines sciences de la nature. Puis le champ des valeurs scientifiques aurait été remanié au vu des impasses du sens fort de cet idéal.

Quelle méthode les auteurs se donnent-ils pour en arriver à cette thèse ? En tant qu'historiens des sciences, Daston et Galison préfèrent l'étude d'une série de documents concrets, situés et datés, à l'analyse philosophique de type logico-conceptuelle. C'est

aujourd'hui une approche courante, qui a progressivement remplacé l'épistémologie classique – dont les derniers grands noms furent Popper et Lakatos. Depuis, les problèmes épistémologiques (les questions de la vérité, de la méthode, de la preuve, des faits, etc.) ont été redistribués entre l'histoire et la sociologie des sciences, dans ce qui a pu être appelé « socio-épistémologie » (après Kuhn) et/ou « épistémologie historique » (après Canguilhem).

Les documents choisis couvrent une période allant du XVIII^e au XX^e siècle. Outre des textes philosophiques, scientifiques et littéraires de ces époques, l'analyse de Daston et Galison prend en considération la longue tradition des atlas scientifiques illustrés, c'est-à-dire une série d'images, dont certaines sont magnifiquement reproduites.

On peut d'ores et déjà indiquer les limites d'une telle recherche, du point de vue de la discipline « histoire des sciences ». Les montées en généralité sur la question de l'objectivité ne valent que pour les sciences axées sur le voir et l'observation – plus restrictivement encore, pour celles ayant effectivement produit des atlas illustrés (astronomie, sciences physiques, anatomie, botanique, géologie, cristallographie, etc.). Par ailleurs, les sources, sur une question aussi vaste, sont forcément sélectives, ce qui n'est pas sans introduire des biais qu'il faudrait pouvoir analyser. Enfin, la catégorie d'« atlas » elle-même, pourtant au cœur du raisonnement de Daston et Galison, n'est pas clairement définie ni historiquement située, autorisant par exemple son extension (critiquable) aux galeries d'images numériques contemporaines, en fin d'ouvrage. Les auteurs ne s'appesantissent cependant pas sur ces limites, offrant sans les hiérarchiser deux types de lecture de leur travail : l'une, encline aux plaisirs libres issus de la narration ; l'autre, à ceux plus restrictifs et contrôlés de l'analyse critique. Ce qui donne un ouvrage à entrées multiples.

D'un point de vue scientifique, en tout cas, doit être laissée ouverte la possibilité de réajustements voire de révisions de leur conception de l'objectivité, une fois élargies les bases documentaires : quid de l'objectivité en sociologie, en ethnologie, en histoire, en linguistique, durant le XIX^e siècle étudiée ? Quid de l'objectivité dans la psychanalyse freudienne ? S'agit-il, dans ces disciplines, des mêmes régimes d'objectivation ? Probablement pas (cf. De Certeau, 1975 ; Geertz, 1996 ; Passeron, 2006 ; Visentini, 2015).

Néanmoins, ces nuances n'empêchent pas ce livre d'être très stimulant, enrichissant, et de contribuer, me semble-t-il, à ouvrir des pistes nouvelles pour l'épistémologie de la psychanalyse, voir pour la pratique clinique elle-même, pour peu d'aménager la rencontre entre quelques-uns de ses questionnements et la tradition de pensée analytique – freudienne en l'occurrence.

L'objectivité vue d'en bas, par ses acteurs

L'ouvrage se propose d'aborder l'objectivité en train de se faire, « en bras de chemise » (p. 65), c'est-à-dire à partir des traces écrites et visuelles (images d'atlas) de sa pratique, par les

¹ . L. Daston et P. Galison, *Objectivité*, Dijon, Les presses du réel, 2012.

² . Professeure d'histoire des sciences à l'Institut Max Planck.

³ . Professeur d'histoire des sciences à Harvard.

⁴ . Nous tenons ici à remercier Andreas Mayer, historien des sciences et de la psychanalyse à l'EHESS (Centre Alexandre Koyré), dont la rencontre nous a permis, au travers de discussions éclairantes, d'affiner notre propos – dont nous assumons néanmoins, cela va de soi, l'entière responsabilité.

acteurs-scientifiques. Non pas, philosophiquement et abstraitement, à partir de la question « qu'est-ce que l'essence de l'objectivité ? », ce qui sous-entendrait l'existence d'un concept anhistorique, mais, pragmatiquement, à partir de la question : que peut-on reconstituer, à partir de traces historiques, des manières de faire, de voir et de penser de ceux qui se sont revendiqués de l'objectivité ? Il y a bien là une historicisation de la réflexion épistémologique :

« Les manières de voir collectives et historicisées produisent indéniablement du savoir et, à ce titre, relèvent bien de l'épistémologie » (p. 423).

L'objectivité est ainsi abordée comme idéal régulateur vectorisant des types de pratiques d'observation, de postures corporelles, de dispositions d'esprit, de rapports aux instruments, de liens groupaux, bref comme constituant un « soi scientifique » parmi d'autres (p. 223–292). Elle est caractérisée comme « vertu épistémique » (p. 27), norme pour le travail de recherche ayant valeur prioritairement pour certains scientifiques, dans certains sous-champs du savoir, à une époque précise de l'histoire des sciences : à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Il ne faudrait pas penser pour autant qu'il s'agit là d'une position relativiste. Le propos de Daston et de Galison est bel et bien d'essayer de rendre intelligible la nécessité scientifique qui a propulsé l'objectivité comme idéal au XIX^e siècle, pour résoudre une inquiétude nouvellement reconnue et tout à fait liée au désir de vérité : celle des possibles erreurs, illusions, idéalisations et projections interprétatives du sujet connaissant en tant que tel, « équation subjective » auparavant moins reconnue du fait d'une localisation hors de l'acte subjectif de savoir des dangers épistémiques (dans la faiblesse de la mémoire, l'égarement des sens, le manque d'attention et de méthode, etc.). Pour cela, il aura fallu qu'advienne avec Kant, selon les auteurs, sa distinction subjectivité/objectivité (p. 240–252) et, avec le néokantisme et la socio-historicisation du sujet transcendantal, une reconnaissance de l'inquiétante faillibilité subjective :

« L'objectivité et la subjectivité sont aussi indissociables que le concave et le convexe : l'une ne se définit pas sans l'autre. L'émergence de l'objectivité scientifique au milieu du XIX^e siècle est nécessairement liée à celle de la subjectivité scientifique. La subjectivité est l'ennemi à l'aune duquel les mesures extraordinaires d'objectivité mécanique furent inventées et entraînées au combat » (p. 231).

C'est lorsque la connaissance aurait été perçue comme l'effet direct d'une construction du sujet connaissant – la « chose en soi » (noumène) étant perdue –, qu'un idéal de dé-subjectivation de la connaissance aurait été promue, comme mesure protectrice « négative » pour, sinon atteindre, du moins se rapprocher d'une vérité à jamais impossible à représenter.

En ce sens, et d'un point de vue historique :

« L'épistémologie a moins pour fonction d'ouvrir que de sécuriser la voie. Elle cherche d'abord et avant tout à identifier et à neutraliser les sources d'erreurs, non à définir la nature de la vérité » (p. 433).

Cette histoire épistémologique de Daston et Galison se donne donc pour tâche de déterminer pour chaque valeur scientifique naissante les dangers épistémiques auxquels elle est censée répondre, lesquels mutent au cours de l'histoire, en fonction d'une pluralité de facteurs :

« L'ordre historique compte : l'objectivité mécanique est née en réaction à la vérité d'après nature ; le jugement exercé en réaction à l'une comme à l'autre » (p. 426).

Histoire et épistémologie

Une telle approche historique a elle-même une histoire dans laquelle s'insèrent Daston et Galison. Dès Koyré, les historiens de la philosophie puis les historiens des sciences (Kuhn par exemple) ont forcé les épistémologues à intégrer la dimension historique. Lakatos en est un des premiers exemples marquant, qui tente de sauver Popper tout en prenant en compte les critiques de sociologues, d'historiens ou d'épistémologues devenus relativistes (Feyerabend).

À la même époque, et dans l'après-coup des travaux de Bachelard et Canguilhem, l'épistémologie française se dira historique. Jean-François Braunstein a fait remarquer (Braunstein, 2012, p. 35) que c'est l'épistémologue et historien des sciences Abel Rey qui utilise le syntagme pour la première fois dans sa thèse sur la physique, dirigée par Bachelard (Rey, 1907, p. 13). Anastasios Brenner a ensuite fait remarquer (Brenner, 2016) que Canguilhem, disciple de Bachelard, reprend l'expression dans un article sur la pensée de son maître (Canguilhem, 1963, p. 30), en faisant explicitement référence à Abel Rey, puis que Dominique Lecourt, élève de Canguilhem, popularise cette dénomination dans le titre de sa thèse : *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard* (Lecourt, 1969).

À partir de là, « épistémologie historique » sert à requalifier tout le courant français d'épistémologie, de Koyré jusqu'à Foucault, malgré les différences d'approches, puis, par une généralisation plus libre encore, toute la tradition anglo-saxonne autonome mais relativement convergente de critique pragmatique de la philosophie classique par socio-historicisation des concepts (Kuhn, Feyerabend, Lakatos, Putnam).

Depuis les années 1980, les frontières sont parfois difficiles à saisir entre épistémologie historique, socio-épistémologie, histoire des sciences et sociologie des sciences. En témoignent les dites *social studies of sciences*, dans le monde anglo-saxon, se faisant les dépositaires de toutes les recherches situées concernant les sciences. S'y regroupent un peu arbitrairement des philosophes des sciences comme Ian Hacking ou Arnold Davidson ; des historiens des sciences comme Steven Shapin, Peter Damerow, Lorraine Daston, Peter Galison, Hans-Jörg Rheinberger, Kurt Danziger, Gianna Pomata ; des sociologues des sciences comme Harry Collins, Trevor Pinch ou le premier Bruno Latour.

Malgré les différences de disciplines et de méthodes, il n'en demeure pas moins des influences réciproques, comme un « air de famille » entre tous ces programmes de recherche. Leur point commun : mettre en évidence les conditions réelles – techniques, sociales, historiques, psychologiques – de la production des connaissances scientifiques, à partir des pratiques, avec des outils d'analyses tels que les « paradigmes » (Kuhn), les « épistémé » (Foucault), les « styles de raisonnement scientifique » (Hacking), les « pratiques de recherche » (Danziger) ou les « genres épistémiques » (Pomata).

C'est dans cette tradition mêlant histoire des sciences et épistémologie, que s'insère ce livre, avec des opérateurs d'analyses comme « vertu épistémique », « empirisme collectif », « soi scientifique », etc.

Thèses du livre

Objectivité s'organise en sept chapitres : « Épistémologie de l'œil », « La vérité d'après nature », « L'objectivité mécanique », « Le

soi scientifique », « L'objectivité structurale », « Le jugement exercée », « De la représentation à la présentation ». Il est impossible de discuter les quelques 600 pages du texte. J'extraurai les traits principaux des quatre types de vertus épistémiques repérés par les auteurs, en laissant le cinquième – moins abouti – de côté.

La vérité d'après nature (truth-to-nature)

La vertu épistémique qui aurait dominé la production des savoirs scientifiques au XVIII^e siècle est nommée « vérité d'après nature ». Sous cette appellation – contestable car facilitant les confusions – est désignée la méthode de pensée typologique, de tradition platonicienne, dans sa pratique pré-moderne : face au divers des impressions sensibles, être capable de déterminer l'essentiel et l'accidentel, en somme de trouver le type idéal dont les réalités examinées ne seraient que d'imparfaites réalisations. Ainsi Goethe cherchant à trouver la plante primordiale (Urpflanze) (p. 86), Linné critiquant la prolifération d'espèce de tulipes alors qu'il ne s'agit selon lui que de variétés de la même espèce (p. 74) ou Albinus faisant dessiner dans son atlas un squelette typique par prise en compte du meilleur de chacun des squelettes étudiés. La vérité, en ce sens, c'est l'idéal. Les yeux de l'esprit voient mieux que ceux du corps. Ou comme Goethe le fait dire à Schiller :

« Ce n'est pas une observation qui découle de l'expérience. C'est une idée ! » (p. 75).

Le danger épistémique mis en avant, dans cette configuration historique, c'est l'égarement des sens, de la mémoire, la fuite des idées – inquiétudes que l'on retrouve chez des philosophes comme Hume, Locke, Condillac, Diderot, D'Alembert. Par opposition le maître, génie de l'observation, est celui qui sait extraire l'intelligible, qui sait voir d'un seul coup d'œil la « forme » idéale, en repérant l'identique et le différent, le commun et le lointain. Il faut un don personnel, de l'apprentissage, une mémoire, un œil pour atteindre à la vérité. L'exercice est solitaire et fait l'admiration des disciples. L'œil scientifique se mêle, en une « vision à quatre yeux » (p. 119), au regard artistique, puisque la vérité est du côté de l'idéal esthétique, de l'équilibre, du parfait pour l'esprit – avec cette métaphysique scolastique sous-jacente d'un réalisme des universaux. Dans cette pratique de la science, les maîtres classent, rangent, guident les novices sur les voies d'une vérité stylisée.

Cette position de la valeur de vérité entraîne cependant des critiques, qui pointent du doigt l'irrégularité de la nature, la production d'anomalies, de monstres et autres aberrations, bref l'existence de cas uniques et néanmoins réels : « étranges lumières dans le ciel, chats à deux têtes, jarrets de veau luminescents, dormeurs prodigieux capables de dormir plusieurs semaines d'affilée » (p. 83). Cela repose la question : la vérité est-elle de l'ordre de l'idéal typique ou, au contraire, composée de cas singuliers ; les maîtres de l'observation n'auraient-ils pas tendance à projeter leurs idées sur le monde plutôt que de soumettre celles-ci à l'expérience sans préjugés des choses uniques de ce monde.

Daston et Galison donnent l'exemple de Worthington qui, pendant vingt ans, ayant dessiné de mémoire – grâce à un flash et à la rémanence rétinienne – la forme de gouttes d'eau se brisant au contact du sol, est soudain en mesure de photographier le phénomène, en 1894. Stupeur : alors qu'il dessinait de mémoire de belles formes symétriques se disloquant harmonieusement selon les lois de la géométrie, la réalité enregistrée sans l'intervention de son esprit est tout autre : chaque goutte est unique et irrégulière dans son éclatement. Son esprit, reconnaît-il, s'est illusionné sur l'idéalité de la nature. Au même moment, des controverses éclatent : par exemple entre His et Haeckel sur la

morphologie visible des embryons (l'ontogenèse reproduit-elle la phylogenèse ou est-ce une idée plaquée ?) ; plus tard entre Ramon y Cajal et Golgi sur la forme des neurones (y a-t-il continuité ou discontinuité du réseau neuronal ?). Que dit l'observation ? Que disent les images ?

L'objectivité mécanique (mechanical objectivity)

Ces questions amènent à l'émergence d'une nouvelle valeur en réponse, sur le chemin de la vérité : l'objectivité mécanique. Le sujet savant devient suspect ; seule la machine est fiable, elle qui n'injecte aucune interprétation, n'a aucun désir de beauté, aucune volonté. La science passe de l'atelier d'artiste au laboratoire. Il s'agit de laisser parler la nature elle-même, de lui donner les moyens de s'inscrire et de s'enregistrer sans médiation humaine sur le miroir impartial des instruments. À ce compte, la belle théorie de Haeckel selon laquelle l'ontogenèse reproduit la phylogenèse s'effondre ; ce n'est pas ce qu'indiquent objectivement les données ; la réalité est plus complexe que le beau récit dans lequel on aimerait la prendre. On va jusqu'à reproduire dans les atlas les artefacts issus de la relation entre l'appareil photographique et l'objet, les défauts, les détails inutiles, bref tout ce qui dérange l'esprit mais n'en est pas moins existant dans cette relation d'un réel à l'instrument de sa connaissance.

Advient le désir de l'exact, du machinique, d'une « vision aveugle » (p. 188). Le soi scientifique est décrit comme devant être patient, spécialisé, retenu, assidu, autodiscipliné, attentif au singulier et hostile à l'esprit de système, aux simplifications, aux tentations esthétiques. Son ascèse : vouloir ne plus vouloir. Il n'est pas facile de reconnaître l'imparfait, le lacunaire ; cela va contre une tendance au plaisir de penser. Le XIX^e siècle est le moment où la science veut se penser comme radicalement distincte de l'art, ce que d'aucuns ont appelé le « Grand Partage » (Latour, 1983). Nietzsche raillera, au même titre qu'une grande partie des artistes du XIX^e siècle, l'ascétisme voulu par ces scientifiques...

« ni hommes ni femmes, ni même des entités collectives, mais seulement des êtres neutres ou bien, pour m'exprimer de façon plus savante, les éternels objectifs » (Nietzsche, 1874, p. 126)

Quant aux savants qui avaient bâti leur carrière et leur réputation sur le génie personnel, ils ne voient pas d'un bon œil cette vertu nouvelle de l'objectivité, accessible à chacun, trop démocratique. C'est le cas des médecins :

« Bon nombre de médecins "patriciens" britanniques de l'entre-deux-guerres cherchèrent par exemple à marginaliser les instruments et les étalons de mesure scientifiques dans le but de préserver la suprématie de leur propre jugement individuel. En dépendaient non seulement leur prestige, mais aussi leur gagne-pain. Pour ces élites, la célébration du diagnostic clinique relevait d'une stratégie défensive d'arrière-garde et de plus en plus inefficace pour préserver leur prééminence à un moment où ils étaient poussés vers la sortie par les laboratoires et les tests et les chercheurs en médecine. Les instruments et les procédures de laboratoire – l'objectivité mécanique – représentaient pour ces élites une menace, un défi frontal à leur autorité et à leur place durement gagnée parmi les franges supérieures de la société » (p. 379).

Si l'on reconnaissait à l'objectivité mécanique d'avoir permis d'épurer le savoir d'un grand nombre de projections anthropomorphiques, de préjugés et normes antérieurs (le squelette humain idéal d'Albinus était curieusement celui d'un homme blanc européen ; la recherche goethéenne de la Urpflanze

impliquait une perspective développementaliste critiquée par Darwin), si on lui savait gré d'avoir exigé un retour au cas singulier avant l'élaboration de types ou d'hypothèses, si on valorisait son exigence d'une fabrique méthodique de données partageable, donnant une nouvelle ampleur à cette communauté de chercheurs qu'était la science – son « empirisme collectif » qui décuplait les réussites individuelles de la pensée –, cette vertu épistémique fut pourtant sur d'autres points la cible de certaines critiques.

Immédiatement, certains scientifiques pointèrent deux failles majeures :

- l'objectivité n'était pas à la hauteur de l'idéal annoncé ; en effet, les instruments sont des points de vue sur l'expérience et non le « point de vue de nulle part » tant proclamé ; la photographie, par exemple, implique une sélection des objets, un cadrage, un type d'appareil, des conditions de lumière, de tirage, et le résultat final réduit à deux dimensions la profondeur du monde. Quant aux sujets connaissant, ils sont redevables d'une constitution biologique, d'une culture, d'un langage, relativisant toute quête d'objectivité au sens fort ;
- l'objectivité ne pouvait pas être considérée comme scientifique à elle seule, car elle produit des données inutiles en l'état, sans aucun sens scientifique, sans pensée, sans intérêt. Les données brutes nécessitent des interprétations.

Ces critiques amenèrent certains à prôner une réintroduction de la subjectivité dans la science, contre les insuffisances de l'automatisme. Mais il ne s'agissait pas de revenir à la pensée typique idéale du XVIII^e siècle, fondée sur un génie personnel difficilement partageable. Tout retour en arrière était impossible, car l'objectivité avait démontré sa valeur. Il fallait, après s'être astreint à un recueil rigoureux de données les plus objectives possibles, réintroduire un positionnement subjectif, mais exercé, contrôlé, limitée, réfléchi, notamment par la critique intersubjective.

Freud a vingt et un ans quand Rudolf Virchow, prestigieux professeur de médecine, fait cette allocution à la *Versammlung Deutscher Naturforscher* ; nous sommes en 1873, au moment où le paradigme de l'objectivité mécanique domine les sciences :

« Je fais désormais parti des plus anciens professeurs de médecine ; j'ai enseigné cette science pendant plus de trente ans, et je dirais que pendant ces trente années j'ai honnêtement travaillé à me défaire autant que possible de mon être subjectif et à orienter mon soi toujours plus loin dans les eaux de l'objectivité. Je dois néanmoins avouer qu'il ne m'a pas été possible de me desubjectiver totalement. D'années en années, force m'est de reconnaître que là où je me croyais totalement objectif, j'ai continué à me raccrocher à des points de vue largement subjectifs » (p. 221–222).

L'objectivité structurale (structural objectivity) vs le jugement exercé (trained judgment)

Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, l'objectivité s'éteint comme valeur ostentatoire exclusive et laisse place à deux nouvelles contre-valeurs : l'« objectivité structurale » et le « jugement exercé ».

La première est un forçage aux limites : si, effectivement, il y a toujours du point de vue, du sujet, de l'imaginaire, des représentations dans la connaissance, il convient de cesser de s'appuyer sur le monde empirique, sur nos sens et même nos théories ; il convient d'abandonner toute approche médiée – intuitive, inductive ou mécanique de la connaissance – pour se situer dans une supposée pure pensée logique à laquelle on aurait accès.

Contre Fechner, Helmholtz, Wundt qui démontrent l'ancrage de la pensée dans la spécificité biologique des cerveaux ainsi que leur singularité organique individuelle (au risque de l'enfermement dans un monde privé de sensations et de pensées : le rouge de A est-il le même que celui de B ?), une fraction des scientifiques, dont la plus représentative fut ceux du Cercle de Vienne, décident de quitter le sol de l'expérience pour l'analyse logique pure des concepts. Il s'agit de logiciens, de mathématiciens, de physiciens ; ils décident de situer la vérité objective dans les structures de la réalité, supposément accessibles par une pensée libérée du langage, des images, bref de toutes représentations subjectives. Einstein fut une figure importante pour ce nouvel idéal, lui dont la théorie de la relativité avait été conjecturée par la seule puissance de l'esprit, en s'émancipant de l'intuition sensible.

Frege est l'un des plus virulents critiques de Helmholtz. Un de ses projets, l'idéographie ou « écriture conceptuel » (*Begriffsschrift*), a pour ambition de destituer la langue naturelle en science, de réduire tout l'édifice des connaissances vraies à une pure écriture formelle, univoque, structurale, de la réalité objective du monde (p. 311–318). L'idéal ici est de produire une pensée sans imagination, sans mots, sans sens (tous trois trop subjectifs), de rejoindre une pure pensée structurale, absolue, sans personne pour la penser. Il n'est plus question d'aucune « vision » dans cette perspective. « L'épistémologie sans sujet » de Karl Popper, à la même époque, sa critique de l'induction, sa mise en avant d'un modèle hypothético-déductif strict et sa croyance en un « monde III » des idées pures appartiennent à ce courant de l'objectivité structurale, bien que Popper combine celui-ci avec une note kantienne, mobilisant malgré tout l'idée de faillibilité dans la connaissance (Visentini, 2017). Daston et Galison montrent que ce paradigme frôle l'idéal mystique de la vérité, la science étant en place du divin. Russel, dans *Mysticisme et logique*, évoquera cette...

« échappé hors des circonstances privées, et même hors du perpétuel cycle humain de la naissance et de la mort » (Russell, 2007, p. 63)

Cet idéal très élevé suscite une réaction empiriste radicale, avec des penseurs comme Mach, James, Bergson, Le Roy, mais aussi des réponses plus nuancées, comme celle d'Einstein, par exemple (p. 350–355).

En réponse aux critiques de l'objectivité mécanique, une autre voie apparaît au début du XX^e siècle, encore structurante aujourd'hui : celle du « jugement exercé ». Daston et Galison remarquent une concomitance avec l'essor des psychologies de l'inconscient, tous courants confondus :

« Dans les années 1920, avec l'essor des psychologies de l'inconscient dont le freudisme n'est que l'exemple le plus fameux, les écrits sur la manière de conduire une vie scientifique cessèrent de la présenter comme une lutte consciente de la volonté contre elle-même » (p. 359–360).

Aux visions à quatre yeux puis à la vision aveugle se substitue, dans les quelques sciences étudiées jusque-là, une « vision physiologique » (p. 362), correspondant à une pensée typologique modernisée, qui en passe par des données brutes objectives avant d'interpréter par types ou hypothèses. Un nouveau soi scientifique émerge, marqué par une capacité d'analyse et de synthèse à partir des données, une forme de clairvoyance étayée, de discernement, incluant les critiques du groupe de pairs, exigeant le respect de normes disciplinaires en réévaluation permanente, lesquelles tracent les frontières de chaque science.

Au seul laboratoire (objectivité) s'ajoute le séminaire de recherche (d'abord en Allemagne puis dans le reste de l'Europe),

lieu de transmission où chaque étudiant, au contact d'un chercheur avancé – et non d'un maître forcément hors du commun –, se forme aux manières de voir, de faire et de pensée en contact direct avec les objets de chaque discipline. Ce peut être dans le laboratoire même, au jardin botanique, à l'observatoire ou à l'hôpital. C'est à ce moment que Samuel Osler, au Canada, refond le programme d'enseignement de la médecine en privilégiant l'internat clinique sur les cours magistraux ; c'est à ce moment aussi que Freud fixe comme formation d'un analyste l'association d'une analyse personnelle et d'une analyse didactique.

Ni génie, ni ascète, le scientifique est défini comme un œil exercé, un jugement expérimenté, qui sait y faire avec la collecte et l'interprétation des données :

« Ces experts ne rejetaient pas les instruments "objectifs" au profit d'un tact distingué ou de déclarations de diplômés des grandes écoles. Ils considéraient au contraire les instruments, au même titre que les données et les images communicables, comme l'infrastructure du jugement » (p. 380).

Une des critiques que l'on pourrait adresser à Daston et Galison, en leur retournant la critique du « beau récit schématisant » propre au paradigme n° 1, est que beaucoup de travaux d'histoire des sciences font remonter la distinction entre les données et leur interprétation dans le champ scientifique, aux premières expériences réalisées à la Royal Society ([Shapin, 1985](#) ; [Pontille, 2007](#)). Si l'objectivité a permis de ranimer le vieux filon du jugement exercé, il n'est pas si évident qu'il l'ait suscité d'ex nihilo, comme simple contre-valeur à l'objectivité.

Les auteurs finissent en donnant quelques citations de scientifiques du milieu du *xx^e* siècle, relatives aux potentialités cognitives nécessaires du sujet interprétant face aux données. Aucun ordinateur, aucune machine, ne triera aussi bien le signal du bruit dans une masse de donnée que le savant exercé. Il en va d'un tact, d'une pondération, d'un jugement fin, mobile et créateur qui ne peut être machinal et qui pourtant est précis. La création de sens permet de « transcender l'obscurité silencieuse » (p. 398) des données dans le sens d'un type de précision qui n'est pas quantitatif :

« Le qualitatif n'est pas, du simple fait d'être qualitatif, indéterminé » (p. 384).

On aurait apprécié, ici, les rudiments d'une discussion avec l'histoire du droit ou de la médecine, dont les pratiques de « jugements exercés » (au sens de Daston et Galison) semblent bien antérieures au *xix^e* siècle ([Pomata, 2013](#)).

Originalité de la perspective proposée par Daston et Galison

Nous avons donné là un résumé typologisant des différentes vertus épistémiques, tel que le proposent à un premier niveau les auteurs. Mais Daston et Galison prennent soin de complexifier leur modèle. L'analyse historique ne repère pas une succession de valeurs dominantes se remplaçant par révolutions :

« L'apparition de l'objectivité en tant que nouvelle vertu épistémique au milieu du *xix^e* siècle n'a pas aboli la notion de vérité d'après nature ; de même, l'aspiration au jugement exercé, qui s'est développé au *xx^e* siècle, n'a pas fait disparaître l'objectivité. Au lieu de nous appuyer sur l'analogie d'une succession de régimes politiques ou de théories scientifiques, où chaque nouveauté triomphe sur les ruines de son prédécesseur, nous avons trouvé plus juste de comparer ce

phénomène à la naissance de nouvelles étoiles, qui modifient la géographie du ciel sans se substituer aux anciennes » (p. 27).

Autrement dit, selon les auteurs, l'histoire des vertus épistémiques peut se visualiser au plus juste comme une dynamique plurielle, en rameaux, chaque vertu répondant à certains problèmes épistémiques structureaux de la connaissance mais en générant d'autres, auxquelles d'autres vertus répondent, sans qu'aucune n'ait le dernier mot. Et plus encore, cette dynamique est propre à chaque sous-champ de la recherche, même si des effets transversaux sont repérables. On se trouve donc face à une « créativité collective sporadique, toujours en cours » (p. 431). Les sciences sont ouvertes, plurielles, elles vivent chacune une histoire propre, même si leur éthique commune est celle de la vérité. Chaque discipline a ses types de raisonnement : on n'aborde pas la clinique médicale comme la physique des microparticules ; on n'aborde pas la botanique comme la mécanique des fluides ; sans parler de l'histoire, de la linguistique, ou de la psychologie, qui se situent hors des limites de ce livre. Mais plus encore, chez chaque scientifique, plusieurs styles de raisonnement scientifiques coexistent, en fonction des situations, des objets : le « soi scientifique » n'a rien d'unifié.

Par contre l'avènement d'une vertu épistémique, dans un sous-champ scientifique, y produit des effets, ainsi que dans le champ de la science « en général ». Il s'agit en définitive, pour Daston et Galison, de se démarquer des perspectives de Kuhn et de Foucault, même s'ils ne précisent pas assez clairement leurs points de continuité et leurs points de rupture :

« À la différence des tableaux statiques de paradigmes et d'épistémés, cette histoire est constituée de champs dynamiques, où l'arrivée d'un nouveau corps reconfigure et façonne les précédents » (p. 27).

Si ce livre témoigne d'une certaine originalité dans la manière de « raconter l'histoire des sciences », il me semble que son apport le plus nouveau consiste dans son hypothèse explicative – de type psycho-épistémique – concernant la domination encore actuelle de la valeur de l'objectivité et son identification fréquente à la science et à la vérité.

Une fois la connaissance reconnue comme construction du sujet connaissant et une fois le sujet connaissant reconnu comme faillible, c'est bien le sujet qui, épistémiquement pose problème. Et l'objectivité – ou la dé-subjectivation – du savoir, devient logiquement et psychologiquement la seule réponse. Cette valeur défensive de l'objectivité, au-delà de sa valeur féconde (exiger du chercheur qu'il fasse l'épreuve des cas singuliers), est une tentation récurrente (éliminer le subjectif) pour le régime moderne (subjectif) de la pensée, tentation bien incarnée par le Cercle de Vienne. Mais localiser le débat dans une antinomie stérile entre objectivité et subjectivité, comme le fait Popper par exemple dans sa discussion de la psychanalyse, apparaît alors comme une perte de temps : le jugement exercé, bien repéré dans ce livre, l'a dépassé depuis longtemps – et peut-être même plus encore cf. [Pomata, 2013](#) – et se concrétise dans des solutions épistémiques inédites. Mieux vaudrait alors parler de régimes spécifiques – relatifs à chaque champ d'objets – d'objectivation ou de dé-subjectivation, comme travail collectif des « soi scientifiques » réunis.

Intérêt du livre pour questionner le freudisme

À la lecture de cet ouvrage, il apparaît qu'une relecture de Freud à l'aune d'une approche à la fois historique et épistémologique du type de celle mise en œuvre par Daston et Galison pourrait être intéressante. Par sa formation médicale, Freud est au carrefour des

trois vertus épistémiques dégagées ici : celle du génie trouvant le type idéal (le clinicien traditionnel, dont des échos peuvent se trouver dans ses éloges de jeunesse à Charcot ; mais aussi eu égard aux grands hommes – Moïse, De Vinci, Michel-Ange, Goethe, Dostoïevski – idéalisés par la culture classique dont il est héritier) ; celle de l'ascète enregistrant mécaniquement les données (voir sa métaphore de l'analyste comme miroir non déformant, les règles d'association libre et d'attention en égal suspens à vocation désubjectivante, son insistance sur la valeur du matériel recueilli pour étayer les interprétations, son retour au cas singulier) ; et celle, naissante, du jugement exercé (voir sa critique de l'enregistrement pure et simple de séances, sa valorisation du discernement clinique, la sorcière « Métapsychologie » lui venant en aide pour donner sens aux données, l'idée de la théorie comme s'invitant à l'improviste au détour d'une analyse minutieuse, ou sa refonte de la psychopathologie à travers une évaluation située et exercée du sens des symptômes, etc.).

Il serait intéressant, en ce sens, de mettre en valeur la complexité du raisonnement clinique freudien – sa casuistique en somme –, cherchant à trouver l'équilibre juste entre différentes valeurs épistémiques, en fonction de l'évolution de ses pratiques concrètes : de la neurologie à la psychanalyse. C'est parce que toutes ces valeurs coexistent et entrent en conflits féconds et différenciés chez Freud (les nouages ne sont pas les mêmes quand il parle de cas neuropathologiques, de cas psychopathologiques et de cas psychanalytiques, ou quand il parle de cas cliniques et quand il applique la psychanalyse à l'anthropologie) que son œuvre a valeur de classique pour les analystes, au-delà des massivités transférentielles qui le concernent parfois.

Après Freud, d'autres analystes ont préféré trancher le nœud gordien de ces vertus épistémiques pour ne retenir que l'une ou l'autre d'entre elles, avec pour gain intellectuel l'abaissement de la tension conflictuelle, mais au détriment de la complexité. Pensons à Lacan refusant d'en passer par l'objectivité de séquences de verbatim ou d'observation, abandonnant l'idéal de dialogue intersubjectif à partir de données, et remettant au goût du jour la posture d'oracle clinique, enseignant sans s'expliquer :

« Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique » (Lacan, 1953, p. 271).

Lacan, cependant, et c'est ce qui fait de lui un psychanalyste épistémologiquement plus baroque que Freud, intègre à la valeur très « dix-huitième » de sa pensée solitaire (c'est bien Buffon qu'il cite en ouverture des *Écrits*) celle de « l'objectivité structurale » typique du *xx^e* siècle (profondément métaphysique, donc compatible – bien que sans lien épistémique direct – avec la solitude du savant traditionnel à travers qui la vérité parle) : ainsi en est-il de sa quête de mathèmes et de nœuds pour présenter sans représenter le réel clinique – invention originale, qui n'appartient qu'à lui et dont le bilan critique reste encore à faire.

Intérêt du livre pour questionner la recherche en psychanalyse

L'intérêt d'une approche épistémologique via l'histoire et la sociologie des sciences comme pratiques pourrait être de favoriser, dans la recherche en psychanalyse (non pas seulement sur ni avec), un abaissement de la séduction imaginaire des notions, ce qui permettrait de rendre leur vivant, leur fécondité et leur potentiel de transformabilité aux concepts de la psychanalyse.

On trouve parfois dans la littérature analytique un fétichisme des concepts, qui fait fi de leur genèse clinique, maintenant la pensée dans le flou de l'abstraction et les interminables impasses subséquentes. Prenons l'exemple du dispositif. Est-ce encore de la

psychanalyse si l'on reçoit en face à face, dos à dos ou en groupe ? Non point est-il parfois répondu, car la cure-type se fait dans le dispositif divan-fauteuil. Freud dixit.

Pourtant, si l'on relit les *Études sur l'hystérie*, le cas de Lucy R. par exemple, l'on voit que Freud invente cette « façon de faire » comme un truc pour pallier aux difficultés pratiques de l'hypnose. C'est un bricolage de l'instant, une solution trouvée en un instant, le but étant de permettre à sa patiente d'atteindre à un « élargissement somnambulique de la mémoire » (Freud, 1895, p. 128).

Est-ce l'« élargissement des frontières de la conscience » (la visée) ou le dispositif divan-fauteuil (le moyen) qui définit la position analytique ? C'est bien évidemment aux analystes d'en discuter, à partir de leurs expériences. On peut cependant rappeler que, pour Freud, beaucoup de moyens étaient bons pour arriver à ses fins, et pas seulement la cure-type : pressions sur la tête, légers massages, recours à l'hypnose (Houssier, Vlachopoulou, Bonnichon, & Capart, 2015).

L'on voit ici que le dialogue fécond implique des conditions : sortir des postures, des idéalizations, du flou des abstractions ; et contextualiser les concepts et les pratiques. Dès 1947, au sortir de la guerre, Hartmann, Kris et Loewenstein faisaient ce constat d'un manque de précision chez les analystes :

« Le souci de clarifier les termes est peu populaire chez les psychanalystes et il se rencontre rarement dans les textes psychanalytiques. Ceci est dû, en partie, à l'exemple de Freud. La sémantique ne pouvait guère soucier ce grand explorateur et l'on fait volontiers de l'inconstance dans l'usage des mots une prérogative du génie. Mais tout change si ce sont une ou deux générations d'hommes de science qui assument une telle prérogative. Dans ce cas, la communication scientifique risque de souffrir et la discussion a tendance à se dissoudre dans des soliloques individuels ou collectifs » (Hartmann, Kris, & Loewenstein, 1975, p. 35).

Cinquante ans plus tard, Green dressait le même bilan :

« Il ne faut pas se faire d'illusions. Il y a, actuellement, un échec de la communication scientifique en psychanalyse depuis la fin de la guerre et probablement avant » (Green, 2001, p. 412)

Et aujourd'hui ? Dans ce débat attendu sur le sens de la psychanalyse et de ses concepts, aborder notre discipline comme une praxis (création historique de normes, de « soi(s) analytiques » et de concepts) et non comme un idéal figé (absolutisation de ces mêmes points), permettrait de relancer la pensée, les possibilités de recherche.

La perspective d'une analyse historique des réalités (psychiques en l'occurrence) est d'ailleurs ce à quoi a contribué le freudisme puis les divers courants de la psychanalyse à travers l'hypothèse de la genèse de l'appareil psychique (psychogénèse à prendre comme complément de la sociogénèse). Elle consiste à dire qu'il y a pour chaque sujet une genèse psychique du rapport à son corps, de son rapport aux autres et au monde. Rien de cela n'est ni naturel ni évident, et c'est bien ce qui permet de saisir la radicale singularité psychique de chacun – due aux contingences de ses destins pulsionnels –, au-delà de conditions biologiques (facultés perceptives) et sociales (langages, institutions) relativement communes. Alors pourquoi la psychanalyse, produit socio-historique des analystes, serait-elle elle-même exempte d'une approche socio-historique ?

Ce lien entre psychanalyse, histoire et épistémologie a récemment été évoqué, lors du colloque « Épistémologie et histoire. De Bachelard et Canguilhem à l'histoire des sciences aujourd'hui » qui s'est tenu à l'Institut Max-Planck en 2012 :

« À première vue, l'épistémologie historique semble être née dans un espace parisien assez limité. Mais cet espace n'a-t-il pas également été défini par des projets comparables comme la critique de la connaissance de Nietzsche ou la psychanalyse du savoir scientifique (Freud, Jung, Lacan) ? » (Schöttler, Brauns- tein, & Schmidgen, 2012, p. 17).

Mais cette main tendue de la « socio-histoire des concepts » à la psychanalyse, hormis pour quelques rares psychanalystes-cher- cheurs, reste bien seule. À bon entendre !

Références

- Braunstein, J.-F. (2012). Historical epistemology old and new. In P. Schöttler, J.-F. Braunstein, & H. Schmidgen (Eds.), *Epistemology and History From Bachelard and Canguilhem to Today's History of Science* (pp. 33–40). Berlin: Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte (preprint).
- Brenner, A. (2016). L'épistémologie historique d'Abel Rey. *Revue de métaphysique et de moral*, 90, 159–176.
- Canguilhem, G. (1963). *L'histoire des sciences dans l'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard* (t. I, pp. 24–39). Annales de l'Université de Paris.
- De Certeau, M. (1975). *L'écriture de l'histoire*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1895). Études sur l'hystérie. In S. Freud (Ed.), *Œuvres complètes* (t. II). Paris: PUF (2009).
- Geertz, C. (1996). *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur, 1988*. Paris: Métailié.
- Green, A. (2001). La crise de l'entendement psychanalytique. *Revue française de psy- chanalyse, hors série : Courants de la psychanalyse contemporaine*, t. LXV, 401–413.
- Hartmann, H., Kris, E., & Loewenstein, R. (1964/1975). *Éléments de psychologie psy- chanalytique*. Paris: PUF.
- Houssier, F., Vlachopoulou, X., Bonnichon, D., & Capart, N. (2015). Freud consultant. Une lecture de la correspondance entre Freud et Federn. *Revue française de psychanalyse*, 79, 1198–1212.
- Lacan, J. (1953). Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. In J. Lacan (Ed.), *Œuvres*. Paris: Seuil (1966).
- Latour, B. (1983). Le Grand Partage ? *Revue de synthèse*, 110, 203–236.
- Lecourt, D. (1969). *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*. Paris: Vrin.
- Nietzsche, F. (1874). De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie. In F. Nietzsche (Ed.), *Œuvres philosophiques complètes* (t. II, pp. 91–169). Paris: Gallimard (1990).
- Passeron, J.-C. (2006). *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argu- mentation*. Paris: Albin Michel.
- Pomata, G. (2013). The Recipe and the Case. Epistemic Genres and the Dynamics of Cognitive Practices. In K. von Greyerz, S. Flubacher, & P. Senn (Eds.), *Wissenschafts- geschichte und Geschichte des Wissens im Dialog. Connecting Science and Knowledge* (pp. 131–154). Göttingen: V&R unipress.
- Pontille, D. (2007). Matérialité des écrits scientifiques et travail de frontières : le cas du format IMRAD ». In P. Hert & M. Paul-Cavallier (Eds.), *Sciences et frontières. Délimitations du savoir, objets et passages* (pp. 229–253). Fernelmont: EME.
- Rey, A. (1907). *La théorie de la physique chez les physiciens contemporains*. Paris: Alcan.
- Russell, B. (2007). La place de la science dans une éducation libérale. In B. Russel (Ed.), *Mysticisme et logique* (pp. 55–63). Paris: Vrin.
- Shapin, S. (1985). Une pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle. In *Culture technique*, n° 14. Les « vues » de l'esprit (pp. 71–87).
- Introduction (2012). Schöttler, P., Braunstein, J.-F., & Schmidgen, H. (Eds.). *Epistemology and History From Bachelard and Canguilhem to Today's History of Science* (pp. 13–18). Berlin: Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte (preprint).
- Visentini, G. (2015). *Pourquoi la psychanalyse est une science. Freud épistémologue*. Paris: PUF.
- Visentini, G. (2017). La scientificité ouverte. "Controverses poppériennes" sur la méthode. In *In analysis*, n° 2 : La méthode (pp. 82–89).

G. Visentini

Centre de recherches psychanalyse, médecine et société, université Paris
Diderot-Paris 7, 75013 Paris, France

Adresse e-mail : guenael.visentini@yahoo.fr

Disponible sur Internet le 27 octobre 2017